



## CONTROVERSE À PROPOS DU LIVRE

## « QUI A TUÉ DANIEL PEARL ? »

## Réponse à un « spécialiste »

Mis en cause par William Dalrymple au sujet de son livre sur la mort de Daniel Pearl (« Le Monde diplomatique », décembre 2003), Bernard-Henri Lévy a souhaité répondre. On trouvera ensuite les commentaires de l'auteur de l'article, tiré de la « New York Review of Books ».

PAR BERNARD-HENRI  
LÉVY \*

Ainsi donc, il m'aura fallu attendre le compte rendu de mon livre du *New York Review of Books*, repris dans le *Daily Times* pakistanais, puis, maintenant, dans *Le Monde diplomatique*, pour apprendre que Karachi, ville du supplice de Daniel Pearl, est une ville « glamour ».

Il m'aura fallu attendre ce jour, et cet article, pour découvrir que la capitale économique du Pakistan n'est pas la « ville sans femmes » que j'ai décrite puisque l'auteur de l'article, confortablement installé dans le « salon d'embarquement étincelant de l'aéroport », y a vu de « très élégantes femmes journalistes », des « mannequins », autour de qui s'empressaient des nuées de serveurs enturbannés et souriants ; toutes les femmes contraintes, dans les faubourgs de la ville, de cacher leur pauvre sourire sous le voile apprécieront, je

\* Ecrivain.

suppose, le caractère surréaliste du tableau ! De même que les 372 jeunes filles victimes, pour la seule année 2002, parce qu'elles n'avaient pas la chance d'être ni « mannequins » ni de « très élégantes journalistes », de ce que l'on appelle là-bas, pudiquement, les crimes d'honneur !

LE PROBLÈME, pour ce qui me concerne, c'est que, tout à sa volonté de défendre le Pakistan, tout à son désir de montrer que mon enquête ne serait qu'un abominable brûlot calomniant le pays des Purs, l'auteur – que vous présentez, non sans risque, comme un « spécialiste du Pakistan » – perd tout sens de la mesure : passent les injures (elles frisent le ridicule) ; passe l'accusation, cocasse lorsqu'on a passé un an de sa vie sur ses traces, de salir « la mémoire » de Daniel Pearl (m'importe davantage, vous le comprendrez, le témoignage de « gratitude » adressé par Judea et Ruth Pearl, dans le *Los Angeles Times* du 19 octobre 2003, à l'auteur du « premier livre d'investigation » ayant pris le parti de se remettre « dans les pas » de leur fils) ; plus difficiles, en revanche, à laisser passer, les moments de cet article où les droits à la libre critique servent d'alibi à la désinformation de vos lecteurs.

Ainsi du reproche qui m'est fait de ne « faire aucune distinction » entre « les Pakistanais laïques et leurs rivaux islamistes » alors que tout le livre (et, de manière plus particulière, sa toute dernière partie, intitulée « Les douceurs de l'islam », où je fais l'apologie, justement, de l'islam populaire, non intégriste, de « l'autre Pakistan ») plaide pour cette nécessaire, indispensable, vitale, distinction.

Ainsi de l'incroyable aplomb avec lequel l'auteur s'approprie, pour me l'opposer, le cœur même de ma thèse, mon leitmotiv depuis des années, à

savoir l'idée selon laquelle la vraie guerre des civilisations, celle qui devrait tous nous mobiliser, n'oppose pas l'« Ouest » au « reste » mais, au sein même du « reste », à l'intérieur d'un monde de l'islam qui est tout sauf un monolithe, les radicaux et les modérés, les partisans du djihad et ceux des Lumières et de la tolérance : dans ma vie comme dans ce livre, dans ma défense, hier, de la Bosnie et de Massoud, comme dans celle, aujourd'hui, des Tchétchènes, des femmes algériennes ou de l'esprit laïque au Pakistan, je ne cesse de plaider pour ce deuxième islam, de le défendre bec et ongles contre les tenants du pseudo-choc des cultures et d'aller, sur le terrain, en renfort de celles et ceux qui risquent quotidiennement leur vie pour l'empêcher de sombrer.

ET PUIS LES DÉTAILS, enfin, les prétendues erreurs de détail dont mon livre serait émaillé et qu'il faudrait pouvoir reprendre une à une, méthodiquement : depuis l'adresse de la famille Sheikh, à Londres, Deyne Court Gardens, que je donne avec juste la part de flou requise lorsque l'on a le souci de protéger les personnes et qu'il aurait été facile de vérifier si votre « spécialiste », au lieu de se contenter du *London A-Z Street Atlas*, avait pris la peine de refaire, dans les quartiers est de la capitale britannique, l'enquête que j'ai moi-même menée avec Lara Fielden de la BBC – depuis l'adresse des Sheikh, donc, jusqu'aux points de la politique pakistanaise où il feint de me reprendre, alors que c'est lui qui, dans cette philippique étrange, accumule les erreurs factuelles.

Exemple. Le « spécialiste », imaginant sans doute que nul ne se donnera la peine d'aller y voir, feint de croire que je définis le Pakistan comme la « maison du diable ». Or, outre le fait que l'expression n'est pas de moi mais d'un Pakistanais cité comme tel, ce n'est pas

du Pakistan qu'il s'agit dans cette page mais d'un lieu, d'un seul, où je pense être l'un des rares Occidentaux à avoir, par parenthèse, réussi à pénétrer : la madrasa de Binori Town.

**AUTRE EXEMPLE.** Il me reproche de « transformer en fait », sans citer « aucune source », le « ragot » selon lequel Oussama Ben Laden aurait « reçu des soins médicaux » dans un hôpital militaire de Peshawar. Or, outre le fait que je me garde bien, là encore, de prendre moi-même position sur la véracité de la rumeur en question, une simple lecture eût permis de vérifier qu'elle repose au contraire sur deux sources, probablement négligeables pour un tel « spécialiste » des affaires pakistanaises, mais que je prends la peine, moi, de très précisément citer : le *Jane's Intelligence Digest* du 20 septembre 2001 et CBS News du 28 janvier 2002.

Autre exemple. Spéculant, là aussi, sur la confiance du lecteur et sur le fait qu'il sera cru sur parole, il présente comme une idée venant de ma seule imagination et, donc, sans sources ni fondement le fait qu'Omar Sheikh aurait contribué au financement du 11 septembre. Or c'est à se demander s'il a, ici encore, véritablement ouvert le livre. Car, pas de chance : le long chapitre que je consacre à cette affaire et qui s'intitule « L'argent du djihad » s'appuie sur une autre série de sources (CNN des 6 et 8 octobre 2001, *The Hindu* du 13 octobre, Associated Press du 10 février, etc.) que je cite, à nouveau, de manière aussi exhaustive que possible.

Et exemples, enfin, d'ignorance et d'approximations pour le moins préoccupantes de la part d'un « spécialiste qui a pris le temps [sic] d'étudier l'ouvrage qu'il analyse et qui connaît le sujet dont ce livre traite » : Omar Sheikh, l'organisateur de l'enlèvement de Pearl, n'a pas, comme cela nous est

naïvement dit, « combattu » l'armée indienne au Cachemire ; sa première arrestation, en 1994, n'advient pas « au moment » où il « tente » d'enlever un groupe de touristes occidentaux, mais après qu'il l'a fait, alors que le groupe de touristes est déjà détenu depuis plusieurs jours dans des conditions assez semblables à celles où le sera Daniel Pearl ; le fait, donné comme allant de soi, qu'il serait entré en islamisme après avoir été « témoin » des « massacres de musulmans en Bosnie » n'est véritablement établi que dans la version de sa biographie réécrite après coup, pour les besoins de la cause, par les services secrets du Pakistan ; contrairement à ce qui est affirmé, enfin, au détour du même paragraphe, il ne s'est pas livré à « la police », mais auxdits services secrets, et cela change évidemment tout, puisque ceux-ci l'ont alors mis au secret, et protégé, pendant le temps nécessaire à l'effacement de traces et de preuves qui eussent été bien utiles aux enquêteurs et à Mariane Pearl ; et quant au cas d'Abdul Ghani Lone, ce leader cachemiri dont la présence à l'Hôtel Akbar, quelques mois avant qu'Omar n'y tende son premier piège à Pearl, était l'un des signes, à mes yeux, des liens de cet hôtel avec l'ISI et dont votre

« spécialiste » fait grand cas, c'est celui-ci qui, de nouveau, croyant faire le savant, commet trois erreurs grossières.

**LA PREMIÈRE :** Abdul Ghani Lone, avant de se rallier à des positions modérées sur la question de la participation au processus électoral au Cachemire et d'être, en effet, assassiné pour cela, fut longtemps l'un des ténors de la ligne dure du mouvement.

La deuxième : il fut bien, à ce titre, lié à l'aile radicale de l'ISI, celle qui finance depuis vingt ans les groupes djihadistes les plus fanatiques et qui a transformé l'Hôtel Akbar, comme je le décris après le séjour que j'y ai fait, en

l'un de ses quartiers généraux officieux au cœur de Rawalpindi.

La troisième : il était le patron, non du « Hurriyat », mais du « All Parties Hurriyat Conference », qui, contrairement à ce que votre « spécialiste » semble penser, n'est pas un parti, mais une confédération de partis aux statuts extrêmement divers – et c'est en songeant à cela, c'est en songeant, notamment, à l'existence, au sein de la confédération, d'un groupe, le « Jamaat-e-Islami of Jammu and Kashmir », doté d'un « memorial trust » collectant des donations étrangères pour le financement de la guerre sainte, que je place le Hurriyat au rang des « ONG islamistes » liées à Al-Qaïda.

Tout cela est dérisoire, dira-t-on. Oui et non. Car on ne fait pas la leçon quand on ne dispose pas, soi-même, d'une information irréprochable. Et puis, surtout, ce n'est pas d'une simple querelle d'experts, ou de cuistres, qu'il s'agit dans cette affaire, mais d'hommes et de femmes concrets, pétris dans la chair et le sang de la souffrance pakistanaise réelle – ces « demi-morts » en effet, ces « damnés vivants », dont l'évocation fait sourire le « spécialiste » et que l'on rencontre moins, il est vrai, dans les étincelants salons VIP des aéroports que dans les quartiers les plus misérables de la très « glamour » Karachi.

**COMMENT DÉFEND-ON LE MIEUX** les intérêts de cet « autre Pakistan » : en multipliant les contorsions intellectuelles destinées à démontrer que le complexe militaro-mollarchique est coupable sans l'être tout en l'étant des enlèvements des journalistes Najam Sethi, Hussain Huqqani, Ghulam Hasnain, puis Daniel Pearl – ou en choisissant de parler clair et de prendre nettement le parti de ceux qui, comme eux et d'autres, se battent pour la liberté de la presse à Islamabad et Karachi ?

Qui insulte la mémoire d'un « journaliste de qualité » connu pour sa « rigueur dans la vérification des faits » : un critique qui ose écrire que le Pakistan est un pays accueillant où les journalistes étrangers ne « rencontrent » – n'est-ce pas, Daniel Pearl... – « que de l'hospitalité » ou quelqu'un qui a voulu

reprendre, pas à pas, un an durant, l'enquête sur cette mort atroce et sur les réseaux qui y sont impliqués ? Un « spécialiste » qui, parvenu au bout de cette longue série d'erreurs et d'approximations, nous donne, sans le moindre contrepoint critique, la version de l'enlèvement proposée par l'ancien directeur général de l'ISI, notoirement proche d'Al-Qaïda, Ahmid Gul – ou un écrivain qui, dans le jeu d'ombres et de masques qu'est la politique pakistanaise, a résolu, une bonne fois, de se défier de toutes les paroles officielles ?

**UN DERNIER MOT,** à l'attention toute particulière du *Monde diplomatique*. Je devine votre hâte à reproduire sans délai ce texte absurde et bourré d'erreurs. J'imagine la saine compétition qui vous opposait au reste de la presse internationale, notamment pakistanaise, qui vous aura, cela dit, tout de même pris de vitesse puisque le *Daily Times* de Karachi, je le disais en commençant, a publié la substance de cet impérissable texte dès le 22 novembre, soit huit jours avant vous et avant même – le détail laisse rêveur – la parution supposée originale du *New York Review of Books* datée, elle, du 4 décembre. Mais fallait-il, pour autant, vous précipiter ainsi ? L'affaire était-elle si brûlante qu'elle ne vous laissât même pas le temps d'ouvrir le livre dont vous prétendez parler et qu'elle vous contraignît, comme vous en avertissez d'ailleurs vos lecteurs avec une touchante franchise, de retraduire à la hâte les phrases que votre « spécialiste » avait, lui, traduites en anglais ? C'est une façon pour le moins désinvolte, vous en conviendrez, de traiter les écrivains. Et, puisque vous avez l'imprudence de parler de « bricolage », c'est une façon de bricoler les citations qui me semble originale et qui, surtout, peut jouer des mauvais tours. Allons : cherchez un peu ; prenez juste la peine, maintenant que vous avez le temps, de retrouver mes phrases telles que je les ai écrites et non telles que votre bricoleur les a traduites ; faites le travail de vérification des citations que n'importe quel autre journal aurait pris le temps de faire avant publication ; vous comprendrez.

BERNARD-HENRI LÉVY.